

LÉGENDES DU SAINT-LAURENT

GR
113
S5
1985
v.1
398.209714

D938Ls

1985

v.1

I

DE MONTRÉAL À BAIE-SAINT-PAUL

JEAN-CLAUDE DUPONT



Québec — 1985



Bibliothèque Nationale du Québec

**LÉGENDES DU
SAINT-LAURENT, I**
Récits des voyageurs

PAR CLAUDE DUPONT

Édition de 1974

Édition de 1974
1700, rue Saint-Jacques
Montréal, Québec H3A 2K4
Tél. 391-1111

LEGENDES DU SAINT-LAURENT.

Recueil des légendes.



LÉGENDES DU SAINT-LAURENT, I

JEAN-CLAUDE DUPONT

Récits des voyageurs

Légendes du Saint-Laurent
2700, rue Mont-Joli
Sainte-Foy, Québec, G1V 1C8
Tél.: (418) 659-1321

Dans la même collection:

1. *Légendes du Saint-Laurent, I*
2. *Légendes du Saint-Laurent, II*
3. *Légendes du Cœur du Québec*
4. *Légendes de l'Amérique française*

On peut se procurer les diapositives en couleur des tableaux représentés dans ces fascicules.

Dépôt légal, troisième trimestre, 1985.

Bibliothèque nationale
du Québec
et

Bibliothèque nationale
du Canada

GR
113.5
S5D89
1985
n.1

Interdiction formelle de reproduction sans
l'autorisation écrite de l'auteur.

© Copyright, Jean-Claude Dupont, Québec, Canada.

D8600224

AVANT-PROPOS

Le fleuve Saint-Laurent, principal moyen de communication pendant trois siècles, a donné le jour à un type d'homme hardi et frondeur qui se fit le véhicule de la transmission de la plupart des légendes représentées ici. Ces voyageurs, fabricants d'imaginaire, s'apparentent à des aventuriers qui parcourent sans cesse le territoire. Les premiers, des canotiers, pratiquent la traite des fourrures dans la sauvagerie des grands espaces ou accompagnent les administrateurs, les militaires et les missionnaires. Les forestiers leur succèdent, suivis des *raftsmen* qui se déplacent sur des trains de bois.

La vie et les récits de ces personnages haut en couleur ont considérablement enrichi le légendaire québécois. Tout comme les *cow-boys* des prairies canadiennes et américaines, les voyageurs sont intimement associés à un territoire. Isolés, exposés au danger, libérés des contraintes institutionnelles et marqués par un horizon infini, ces hommes ont vite fait de transformer en exploits les événements de leur vie. Le fantastique l'emporte rapidement sur le réel. Ils amplifient les faits survenus dans leurs parcours maritimes pour mystifier leurs semblables et encore plus les sédentaires des lieux habités.

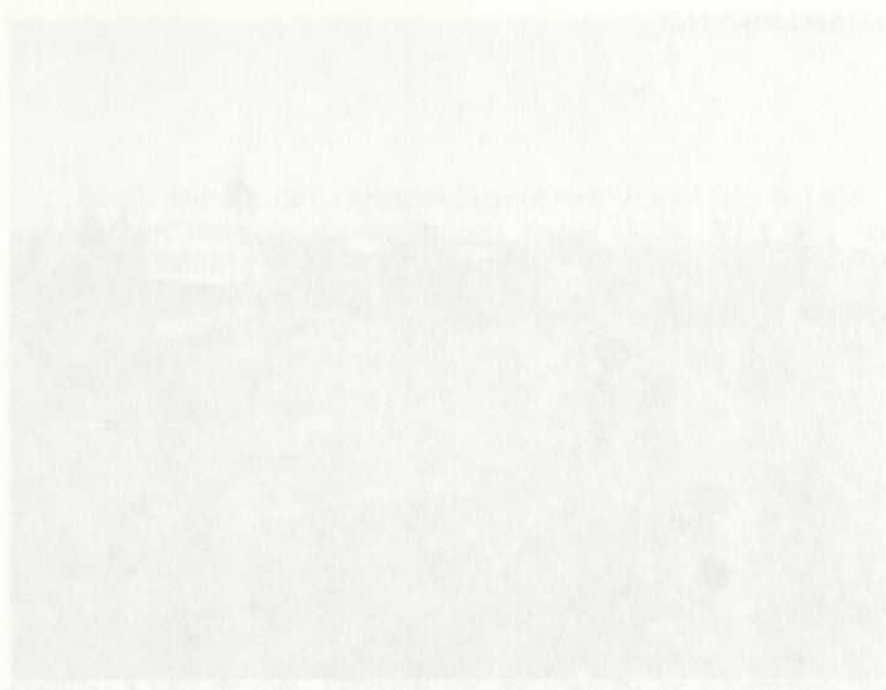
Ces longues absences, souvent des séjours d'une ou deux saisons, certains même y prenant une femme amérindienne et ne revenant jamais, ont donné naissance à des héros qui durent leur renommée à des actions historico-imaginaires quant à leurs forces spirituelles ou physiques.

Les thèmes des «légendes du Saint-Laurent» appartiennent à la tradition populaire universelle; ils originent pour la plupart de la littérature orale indo-européenne. Ces croyances de «l'ancien-temps», époque où il se passait des choses étranges, ont voyagé dans tous les vieux pays avant d'être reprises, adaptées et diffusées en Amérique française.

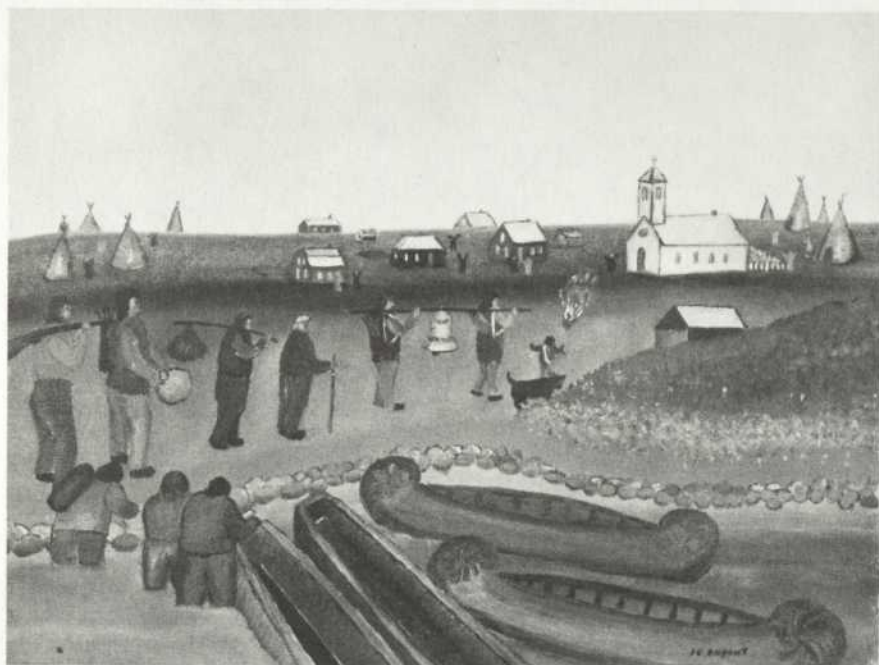
Le merveilleux abonde dans ces récits de la prose populaire qui s'inspire de motifs anciens. Le démon, être surnaturel, et bien d'autres génies maléfiques et accessoires empruntés à la magie noire ne se gênent

pas pour intervenir dans le quotidien des humains. Et pour ajouter encore à l'atmosphère et garantir la véracité des témoignages, on y associe des personnes connues de même que des circonstances de temps et de lieux. C'est là le propre de la légende de s'identifier à un moment et à un endroit du pays où elle s'enracine.

Ces textes qui ne manquaient pas de susciter des réflexions morales, s'apparentent surtout au genre dramatique, mais certains, moins nombreux, reconstituent plutôt l'ambiance de la farce. Il existe plusieurs versions de chacune des légendes représentées dans cette exposition et résumées dans ce catalogue; et bien que la littérature écrite en ait déjà fixé par l'écriture, la tradition orale continue de les transmettre d'une génération à l'autre. Du golfe Saint-Laurent jusqu'à Montréal, cinquante récits ont été répertoriés tant sur les eaux que sur les rives et les îles.



1881
The first of the two volumes of the
history of the city of New York
by John Smith, published in 1881,
is the first of the two volumes of
the history of the city of New York
by John Smith, published in 1881.
The second volume of the history
of the city of New York by John
Smith, published in 1881, is the
second volume of the history of
the city of New York by John
Smith, published in 1881.



1. La cloche de Caughnawaga — 1983

huile sur toile; 35,6 × 45,7 cm

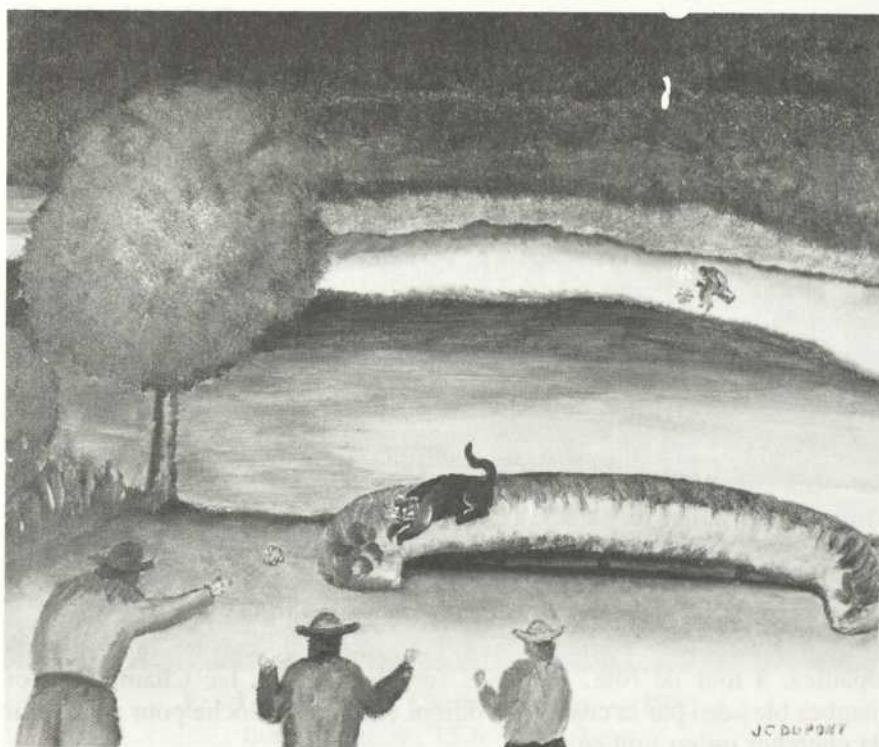
collection C. Lacroix, Montréal

Les villageois vont livrer bataille au Massachusetts
pour reprendre leur cloche dérobée.

Le missionnaire de Caughnawaga avait bien réussi à faire construire une chapelle; mais elle n'avait toujours pas de cloche. Vers 1690, les Indiens lui remirent des fourrures qu'il envoya en France pour obtenir une cloche en échange. Après deux ans de vaine attente, ils apprirent qu'un navire anglais avait capturé l'équipage français qui ramenait la cloche et que celle-ci était installée dans un clocher protestant, à Deerfield, au Massachusetts.

Quatorze ans plus tard, en plein hiver, les Indiens se mirent sous les ordres de Vaudreuil pour aller reprendre leur bien. L'expédition fut difficile; les Français se décourageaient et le missionnaire faillit perdre la vie. Même les pires intempéries ne réussirent pas à démoraliser les Indiens qui avançaient dans la poudrière comme si c'était l'été. La ville fut prise et ils ramenèrent un groupe de prisonniers. Les Indiens eux, pendirent la cloche à une perche qu'ils portèrent deux à deux sur leurs épaules, à tour de rôle. Parvenus sur les rives du lac Champlain, les jambes blessées par la croûte, ils durent enterrer la cloche pour ne revenir la chercher qu'en juin suivant.

Lorsqu'enfin ils entrèrent à Caughnawaga avec la cloche, leurs têtes décorées de couronnes de feuillage et de fleurs, ils furent reçus en triomphe. Au bout de deux ans, les prisonniers furent remis en liberté. Seule une jeune anglaise fiancée à un guerrier indien ne voulut point retourner à Deerfield; et le missionnaire, dans une fête très animée, bénit leur mariage.



2. Le noyeux — 1983

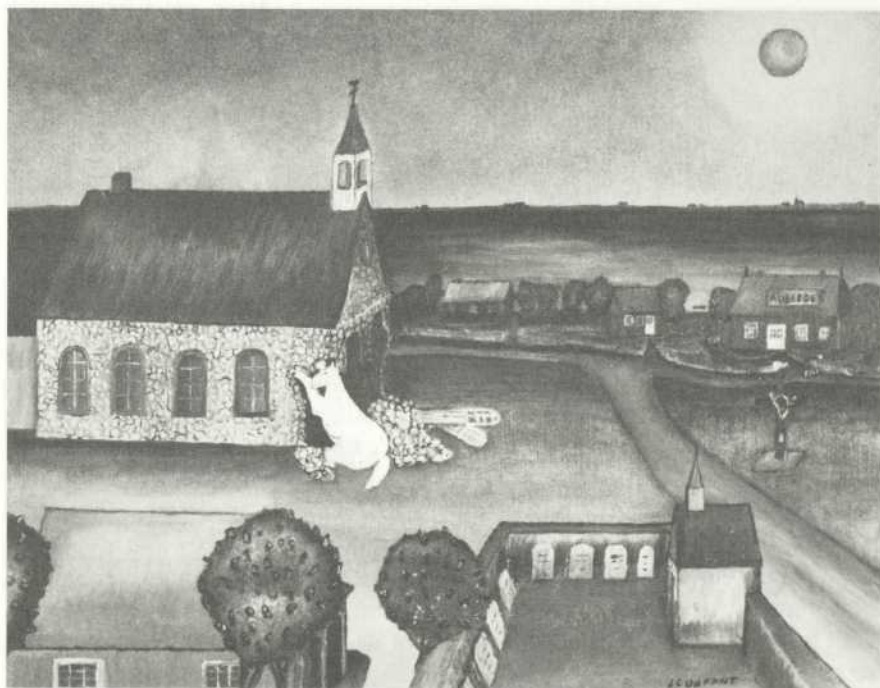
huile sur toile; 25,4 × 30,5 cm

collection C. Lacroix, Montréal

Des canotiers sont aux prises avec un chat diabolique qui les attaque.

Un soir de brume, des voyageurs qui descendaient péniblement la Rivière-des-Prairies atteignirent finalement le fleuve. Après s'être installés pour la nuit sous leur embarcation tirée sur la rive, ils remarquèrent la lueur d'un feu de camp sur la pointe des Ecores. Pour se divertir, trois d'entre eux décidèrent d'aller rejoindre ces canotiers. Une fois sur les lieux, ils ne virent ni canot, ni voyageur; mais un feu auprès duquel un homme se chauffait, se tenant la tête dans les mains, les coudes appuyés sur les cuisses. En simple «brayet» et dégouttant d'eau, il restait immobile, ne réagissant aucunement. Des gouttes d'eau qui tombaient de son corps disparaissaient aussitôt sans mouiller le sol, et le feu, bien qu'ardent, ne brûlait ni les mains, ni l'écorce qu'ils y jetèrent.

Pour convaincre leurs compagnons restés au campement, ils apportèrent un tison qui ne brûlait pas les mains. Au moment où chacun était à l'examiner, un chat noir poussant des miaulements épouvantables se mit à faire le tour du groupe, pour aller ensuite s'attaquer au canot, le mordant de rage. Pour éviter que le chat ne le déchire, un voyageur lui lança le tison. L'animal le ramassa dans sa gueule et disparut dans la forêt après avoir jeté un regard furieux aux canotiers. Ils apprirent par la suite que ce personnage, le noyeux, apparaissait parfois près du Sault-aux-Récollets, dans lequel, en 1625, il avait précipité le père Nicolas Viel et son jeune ami Ahuntic. Le diable l'aurait changé en loup-garou alors qu'il se faisait sécher après avoir noyé les deux hommes.



3. Le cheval blanc — 1984

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm

collection L. Fournier, Saint-Camille

La nuit, un loup-garou sous forme de cheval blanc vient s'attaquer à l'église.

En 1749, Gervais qui ne faisait plus ses Pâques depuis sept ans refusa d'obéir à l'évêque qui demandait aux paroissiens de participer à la construction de l'église. Au lieu de tailler et de maçonner la pierre du temple avec les autres habitants, il se rendait à l'hôtel s'enivrer et critiquer la religion. Une bonne nuit, il ne revint pas au logis. Après l'avoir cherché partout, sa femme crut qu'il était parti avec des canotiers dans les Pays-d'en-Haut. Dans le même temps, les gens du bord de l'eau se plaignaient qu'un grand cheval blanc sortait des bois la nuit et venait mordre les animaux affolés. De plus, le matin, les constructeurs de l'église maugréaient parce que la bête venait aussi déplacer les pierres fraîchement mises en place la veille.

Le curé se jura bien d'attraper le cheval malicieux et se rendit chez le forgeron qui lui façonna dans son meilleur fer un mors de bride orné d'une croix sur chacun de ses côtés. Ce soir-là, à minuit, le curé monta au haut des terres et se cacha derrière des arbustes le long d'un sentier. Soudain, il entendit le galop furibond du cheval qui s'approchait de lui. Au moment où l'animal ouvrit la gueule pour le happer, le curé écarta les montants de la bride et il lui entra le mors profondément dans la gueule. Le pasteur descendit la bête au village où l'on vint des dizaines de milles à la ronde pour l'examiner de près. Malheureusement, le bedeau enleva la bride du cheval qui disparut en sautant dans un rapide. Quelques années plus tard, ils réussirent à terminer la construction de l'église mais sur un mur intérieur, la face de Satan est dissimulée sous le tableau de saint Michel. Gervais, lui, mourut sous forme de loup-garou; jamais personne ne l'ayant fait saigner.



4. Le fantôme de la tempête — 1984

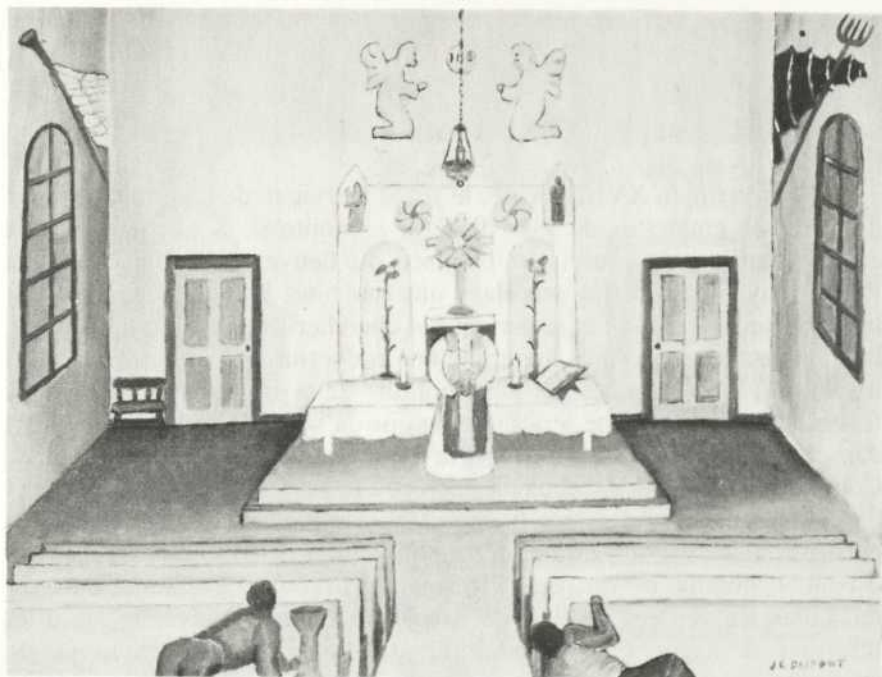
huile sur toile; 35,6 × 45,7 cm

collection H. Servant-Séguin, Rigaud

La tempête oblige un voyageur à se réfugier
dans la maison d'un fantôme.

Vers la fin du XVIII^e siècle, le jeune Hervieux de Lanoraie revenait de faire ses emplettes du jour de l'An à Montréal. Son cheval s'était engagé dans un raccourci sur la glace du fleuve et il allait atteindre Repentigny, quand il fut pris dans une tempête. La poudrière finit par immobiliser son cheval et le garçon dut chercher refuge en attendant que la tempête s'apaise. Après avoir jeté une couverture sur le dos de la bête, il se rendit à une vieille maison en bordure de la route. Regardant par la fenêtre, il ne vit personne, mais il remarqua qu'un bon feu de bois flambait dans l'âtre. Il poussa alors la porte et s'assit sur une bûche de bois. Comme il examinait les lieux, il aperçut assis au fond de la pièce, sous une rangée de têtes d'originaux, un grand vieillard qui le regardait avec curiosité. Il s'excusa d'être entré impoliment et demanda à son hôte qui il était. L'homme lui dit ceci: «Je suis un revenant, condamné à passer ici toutes les veillées du jour de l'An, attendant de sauver la vie d'un infortuné voyageur. C'est la punition que Dieu m'imposa, parce que de mon vivant, un soir de tempête, à pareille date, j'avais refusé l'hospitalité à l'un de mes semblables. Le lendemain matin, je l'avais retrouvé gelé devant ma porte».

Le jeune Hervieux ne sut jamais rétablir la suite des faits; il s'éveilla sur le matin, couché dans le fond de son traîneau. La tempête s'était calmée et son cheval avait repris sa route.



5. Le prêtre fantôme — 1983

huile sur toile; 35,6 × 40,6 cm

collection B. Lacroix, Montréal

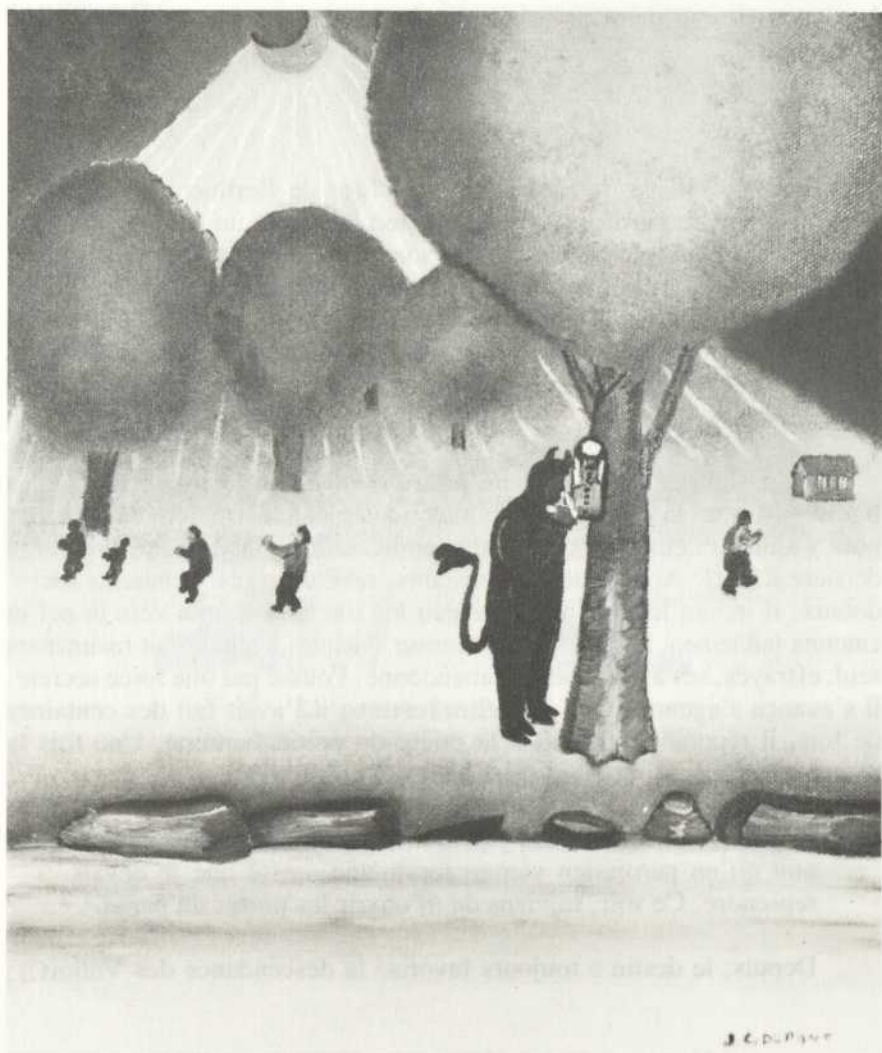
Un prêtre sans tête revient dans l'église chanter une messe pour expier un péché.

Dans le village de l'île Dupas, en face de Berthier, les habitants n'ont pas encore perdu l'habitude, la nuit, de jeter un coup d'oeil vers les fenêtres du temple paroissial. Un soir, alors que Jacques Vallois était encore debout pour veiller un de ses enfants malade, il vit par sa fenêtre le chœur de l'église s'illuminer faiblement pendant quelques minutes pour retourner ensuite dans l'obscurité. Le lendemain, il en parla à ses voisins et ceux-ci, la nuit suivante, se rendirent avec lui surveiller ce qui allait s'y passer.

À minuit, ils aperçurent un prêtre dont ils ne distinguaient pas la figure sortir de la sacristie et monter lentement les marches de l'autel pour y allumer deux cierges. Il redescendit, salua le tabernacle et retourna derrière l'autel. Après quelques instants, revêtu de ses vêtements sacerdotaux, il monta lentement à nouveau à l'autel, se tourna vers la nef et entonna faiblement les prières de la messe. Jacques Vallois était maintenant seul; effrayés, ses amis l'avaient abandonné. Poussé par une force secrète, il s'avança s'agenouiller à l'autel et, comme il l'avait fait des centaines de fois, il répondit, craintif, à la prière du prêtre fantôme. Une fois la messe terminée, le vieillard dit à Vallois:

Je suis venu ici en vain pendant trois ans, attendant chaque nuit qu'un paroissien vienne servir une messe que je devais reprendre. Ce soir, tu viens de m'ouvrir les portes du paradis.

Depuis, le destin a toujours favorisé la descendance des Vallois.



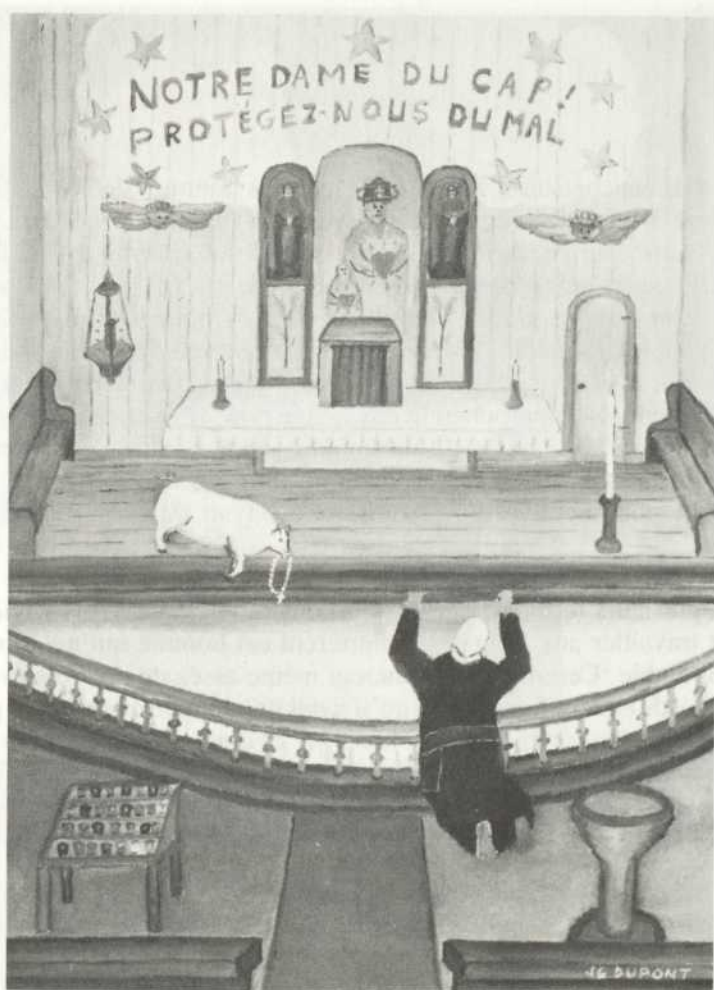
6. **L'homme qui se fait la barbe** — 1984
 huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm
 collection Y. Bergeron, Trois-Rivières

En plein hiver un étranger vient se faire la barbe en bordure de la rivière.

TROIS-RIVIÈRES

Un dimanche soir d'hiver, alors que des hommes de Trois-Rivières revenaient à pied des vêpres, comme ils arrivaient à la décharge de la rivière Saint-Maurice, ils remarquèrent que la lune éclairait avec tellement de force que la neige prenait une couleur de soufre et qu'ils voyaient couler l'eau sous la glace. Même les maisons bâties à travers la forêt étaient visibles. Soudain, ils aperçurent un homme debout le long d'un arbre et qui sautait sur une jambe et sur l'autre pour se réchauffer les pieds. Comme ils s'approchèrent davantage pour aller lui parler, ils furent pris de panique; il s'agissait d'un grand homme habillé de noir en train de se faire la barbe. Il avait suspendu un miroir à un arbre, et de temps en temps, pour nettoyer son rasoir, il le lavait dans la rivière Saint-Maurice.

À plusieurs reprises, par la suite, des ouvriers de Trois-Rivières se rendant travailler aux Forges rencontrèrent cet homme qui avait tous les traits du diable. Certains l'examinèrent même assez de près pour réaliser que ses pieds étaient fourchus et qu'il avait une longue queue qu'il prenait bien garde de laisser traîner dans la neige. Et c'est ainsi que les forgerons en étaient arrivés, au début du XX^e siècle, à éviter de passer par ce bocage que le diable semblait avoir choisi pour venir se faire la barbe.



7. Le cochon dans l'église — 1983

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm

collection B. Lacroix, Montréal

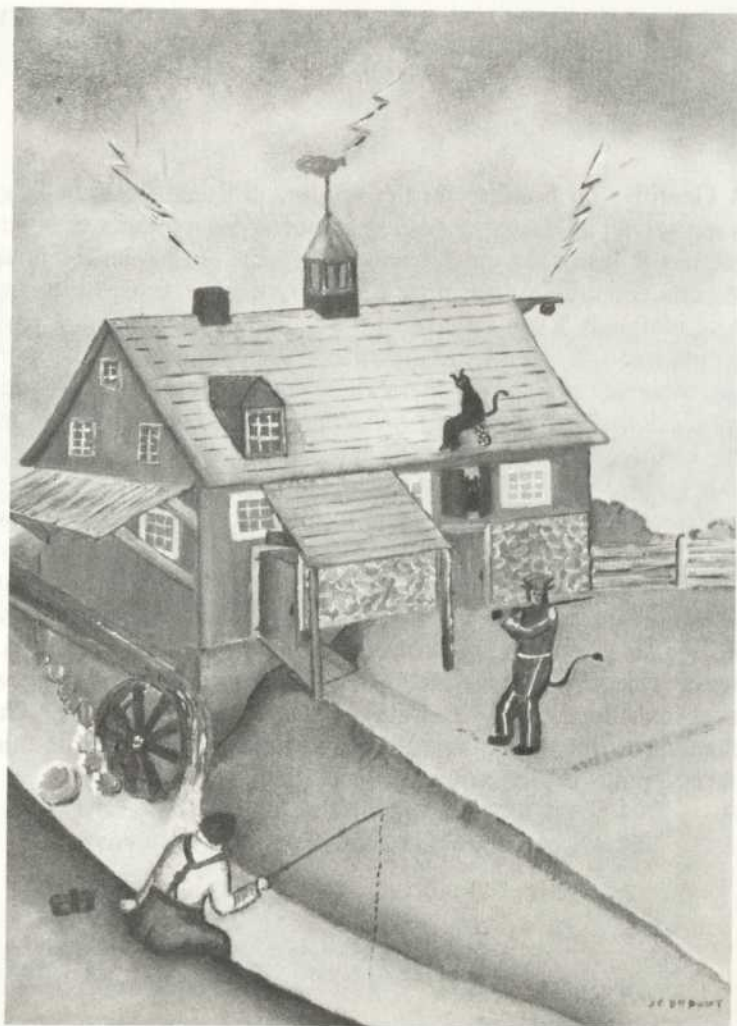
Un curé découragé par la tiédeur de ses paroissiens
voit un cochon mâchouillant un chapelet.

Le curé Désilets avait attendu vainement dans son confessionnal, mais personne n'était venu s'y agenouiller. Désabusé, il retournait à son presbytère, quand, passant par le chœur de l'église, il y vit un cochon qui avait trouvé un chapelet par terre et le mâchouillait. Il raconta cet incident aux paroissiens et leur dit que Dieu leur pardonnerait cette infamie s'ils prenaient l'habitude de réciter le rosaire chaque jour. Peu de temps après, lorsqu'il mourut, la petite église ne réussissait plus à contenir les fidèles qui y venaient régulièrement.

L'abbé Duguay qui le remplaça décida qu'il fallait bâtir un nouveau temple. C'était pendant l'hiver 1878. Comme il fallait traverser le fleuve pour aller chercher la pierre de construction et que le temps était doux, ils prièrent la Vierge pour qu'elle fasse geler les eaux. En mars, les glaces s'étaient déjà mises à descendre sans qu'il fût encore possible de traverser. Cette nuit-là, un grand vent s'éleva sur la région, qui détacha les banquises des rives et les rassembla en un pont réunissant les deux rivages. Les habitants «balisèrent» ce pont merveilleux et se mirent à charroyer de lourdes charges de pierres tirées par des chevaux. Alors qu'ils traversaient le dernier voyage, à mesure que le traîneau avançait, le pont dérivait derrière eux. Mais en remerciement de cette aide, ils dédièrent la chapelle à Notre-Dame-du- Rosaire.

À Gentilly, en bordure du fleuve, lorsqu'ils détruisirent la vieille maison qui servait au desservant qui venait bénir les mariages et officialiser les baptêmes et les décès, une souche centenaire sur laquelle reposait un coin de cette construction fut mise à jour. Quelques années plus tard, le vicaire se plaignait à son curé qu'il s'éveillait la nuit et qu'il voyait la souche entourée d'hommes qui sacraient, chantaient et buvaient. Après plusieurs mois de ces plaintes du vicaire, le curé décida en secret de faire disparaître ces visions; il enfonça sa hache dans la souche et y inséra une médaille bénite.

Un soir, tard dans la nuit, alors qu'ils jouaient aux cartes, ils entendirent chanter au loin. Ils aperçurent alors une dizaine d'hommes qui descendaient d'un grand canot. Après l'avoir renversé sur le rivage, ils se dirigèrent vers la vieille souche pour s'y asseoir et s'amuser, chantant, buvant et sacrant. Soudain, dans un grand bruit, la souche éclata en morceaux. Pris de panique, ceux qui n'avaient pas trop souffert de l'explosion s'empressèrent de relever les écopés et de les ramener dans l'embarcation. En chœur, mais chantant maintenant avec beaucoup moins d'ardeur, ils se mirent à ramer avec grands efforts voulant fuir ce lieu.



9. Le moulin du diable — 1983

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm

collection J.-R. Ringuette, Cap-de-la-Madeleine

Des brigands ont choisi comme repaire un ancien moulin à farine hanté.



Aux Écureuils, il y eut longtemps, en bordure du fleuve, les ruines hantées d'un moulin à farine. La nuit, des lumières scintillaient, et quelqu'un y vit même le diable se promener, habillé en soldat anglais, ainsi que des fantômes s'éclairant d'une torche, chantant et blasphémant. Un soir, Charles s'était installé sur des rochers pour pêcher du poisson, mais la noirceur tomba subitement et le tonnerre grondait sans arrêt. En face des ruines, un éclair ébranla le cap et la pluie se changea en déluge. Charles se réfugia dans la masure, se glissant sous une ancienne partie du toit. À peine installé, il entendit des ordres donnés en anglais et il vit trois voyageurs qui abordaient en chaloupe. Ils rageaient d'avoir fait un mauvais voyage et parlaient de leurs vols effectués à Saint-Augustin. En jurant et en buvant, ils firent un feu et vinrent s'installer autour pour faire sécher leurs vêtements.

Charles, caché, juste au-dessus de leur tête, se pencha légèrement pour mieux voir leurs figures, car il crut qu'il s'agissait de brigands de Cap-Rouge dirigés par Chambers. Crack! sa litière se cassa et les voleurs armés d'une torche pour se rassurer aperçurent, juché dans les entrails, ce qu'ils prirent pour un diable leur lançant une poutre qui rebondit et s'en alla casser l'arbre de la roue à godets. Du coup, celle-ci dévala dans le fleuve. Fou de peur, Charles réussit encore à crier et gesticuler! Certains d'être en face de Satan, les trois brigands sautèrent dans leur canot et reprirent le fleuve au milieu de la tempête.



10. La fosse du mauvais père — 1983

huile sur toile; 22,8 × 30,4 cm

collection P. Lessard, Sainte-Foy

Un père s'empare de la fortune de son fils revenant de la Californie;
une fois mort, le père n'aura que la tête dans le cimetière,

Le moulin à farine du père Houde de Saint-Nicolas était bâti à l'embouchure de la rivière, sur les rives du Saint-Laurent. Son fils unique qui n'aimait pas le métier de meunier, décida d'aller chercher fortune en Californie. Vingt ans plus tard, le garçon revint, ramenant, attachée à sa ceinture, une bourse pleine de pièces d'or. Il se rendit d'abord chez le marchand général qui, le soir venu, le conduisit chez ses parents. Comme il avait vieilli et qu'ils ne le reconnurent point, le fils décida de se faire passer pour un étranger. Avant de monter se coucher, il dit à ses parents de prendre bien soin de sa bourse qui contenait assez d'argent pour passer une vie sans travailler. Pendant la nuit, le vieillard décida de faire disparaître le visiteur pour s'emparer de son trésor. Il l'assomma puis jeta son corps au pied de la chaussée du moulin pour que le montant du fleuve l'entraîne à la mer. Les époux s'en allèrent le lendemain s'acheter de beaux vêtements neufs chez le marchand général. En les voyant arriver, il dit: «Vous devez être heureux, votre fils est de retour, c'est moi qui l'ai conduit chez vous hier soir!»

La mère mourut bientôt de chagrin, tandis que le père se mit à dépérir de jour en jour. Dans sa cave, l'ange gardien de son fils surveillait le trésor enterré là. Des voisins découvrirent un jour le meunier mort, conservant dans sa main le récit de son crime. Ils l'enterrèrent dans un champ de pacage et seule sa tête, passant sous la clôture, reposait dans le cimetière.



11. Soulard maître passeur — 1984

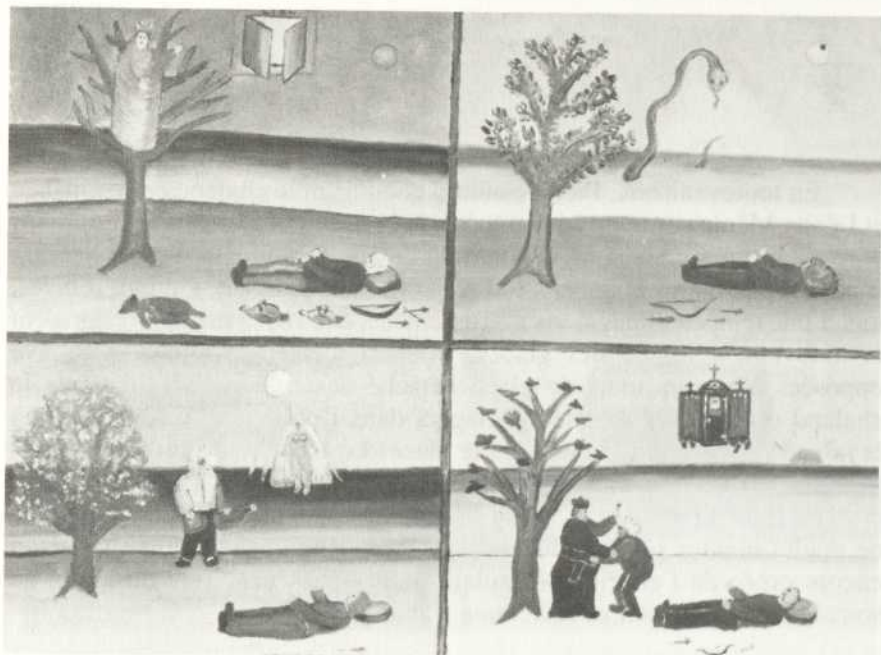
huile sur toile; 25,4 × 35,5 cm

collection J. West, Toronto

L'orgueil amène un meneur de bac à perdre la vie à travers les glaces.

En toutes saisons, Pierre Soulard conduisait le chaland entre Québec et Lévis. Même par temps de tempête, le bac passait à travers le brouillard et revenait invariablement. Soulard en devint orgueilleux, se considérant supérieur aux autres et bravant tous ceux qu'il connaissait. Un jour d'hiver, lors d'une tempête, malgré les avertissements des voyageurs qui craignaient le mouvement rapide des glaces, Soulard s'entêta à atteindre la rive opposée. Mais un amas de glace détaché des battures alla détruire le chaland et entraîner tous les passagers dans l'onde. Lui seul échappa à la noyade en se cramponnant à une glace. Le lendemain, retrouvé demi-gelé sur la rive de Lauzon, il délirait, racontant que seul Pierre Soulard pouvait franchir le fleuve durant la tempête. Par la suite, plus personne ne voulut monter sur son chaland; honteux, il se cachait dans sa maison encore ornée de l'enseigne «Soulard maître-passeur». Ivre du matin au soir, il devint agressif et sa femme l'abandonna.

Un soir, après avoir passé la soirée en goguette avec des bûcherons retenus sur la rive à cause du mauvais temps, il accepta de les transporter à Lévis à travers les glaces agitées. Rendu au centre du passage, Soulard perdit pied et tomba dans le fleuve. Un glaçon projeté avec force vint alors lui trancher la tête qui bondit en tournoyant sur les glaces. Depuis, la tête de Soulard reprend vie les soirs de tempête et ceux qui la voient sur les glaces meurent durant l'année.



12. L'arbre des rêves — 1983
 huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm
 collection E. Hermon, Sainte-Foy

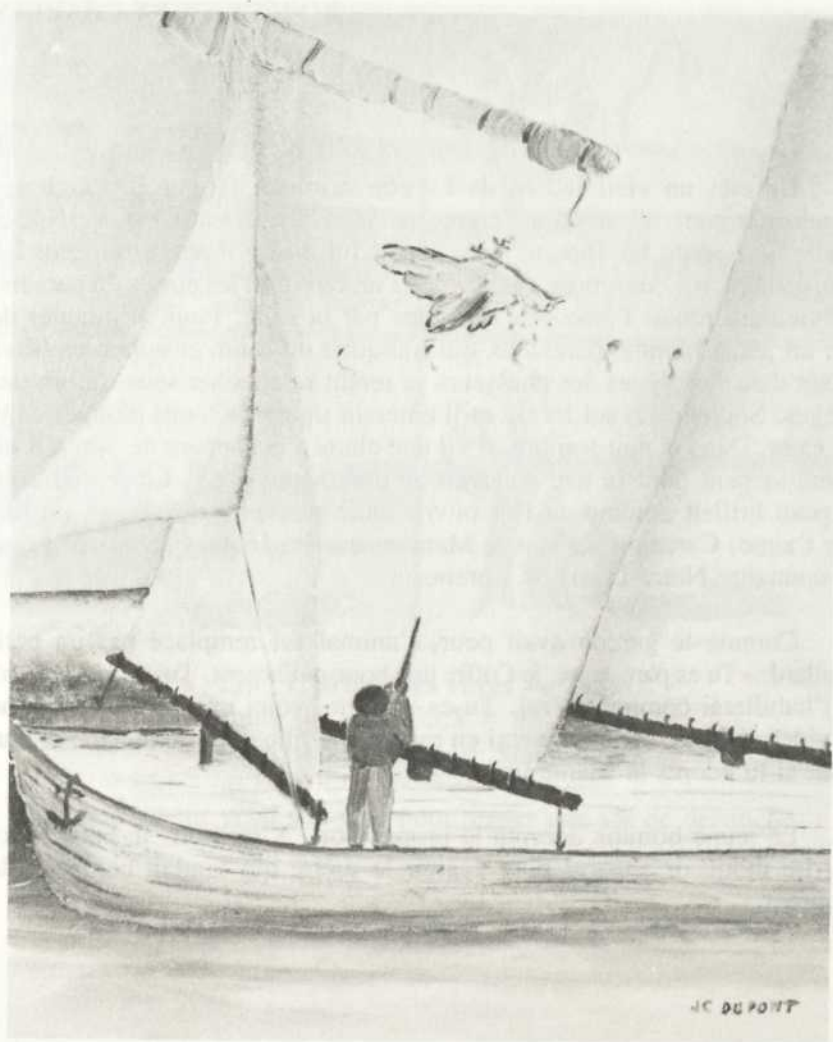
Un jeune viveur vend son âme pour mener une vie de débauche.

RIVIÈRE SAINT-CHARLES

Un été, un vieil Indien de Lorette revenant fatigué de la chasse s'endormit sous un arbre à l'entrée de la rivière Saint-Charles. Notre-Dame de Lorette lui apparut en songe et lui dit qu'il ne verrait plus les bourgeons sortir des arbres, mais qu'elle lui ouvrirait les portes du paradis. Le vieillard rendit l'âme peu de temps par la suite. Pour se moquer de lui, un jeune homme paresseux qui trafiquait du rhum et volait les bêtes prises dans les pièges des chasseurs se rendit se coucher sous l'arbre des songes. Soudain, le sol frémit et il entendit un corps lourd plonger dans les eaux. Dans la nuit sombre, il vit une clarté s'échappant des yeux d'un grand serpent dont la tête s'élevait au-dessus des eaux. Le reptile dont la peau brillait comme de l'or ouvrit toute grande la gueule et lui dit: «Je t'aime, Carcajou. Je suis le Manitou que les Indiens adoraient avant de connaître Notre-Dame de Lorette».

Comme le garçon avait peur, l'animal fut remplacé par un petit vieillard. «Tu es paresseux, je t'offre une bourse d'argent. Tu es orgueilleux, je t'habillerai comme un roi. Tu es ivrogne, voici une bouteille qui ne se videra jamais. Je te donnerai en mariage la fille du Grand-chef; et tout cela, si tu adores le Manitou».

Le jeune homme accepta la proposition. A sa mort, le petit vieux au rire moqueur apparut pour écarter le prêtre qui voulait confesser le mourant.



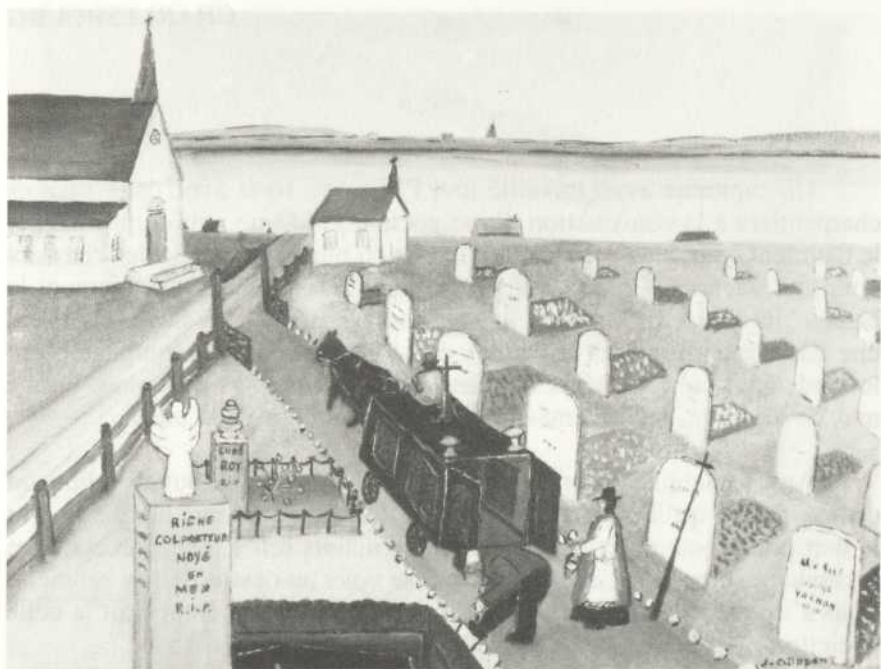
13. Le capitaine changé en goéland — 1983
huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm
collection A. Gaulin, Berthier-sur-Mer

Le goéland tué par un marin était l'ancien capitaine métamorphosé.

Un capitaine avait travaillé tout l'hiver en forêt avec deux maîtres charpentiers à la construction d'une goélette. Par une nuit de printemps, le bâtiment étant bien calfaté et tout peint en blanc, il y attela des chevaux pour le descendre à la rive. Le matin, lorsque les habitants aperçurent le bateau, ils dirent qu'ils n'en avaient jamais vu de plus beau. Ils firent une fête de lancement et le capitaine accompagné de son équipage partit le lendemain en mer. Mais le beau voilier revint sans capitaine; tombé malade au large, les hommes avaient jeté son corps à la mer.

Après quelques mois au paradis, le capitaine s'ennuyait tellement de son navire qu'il demanda à Dieu de le laisser revenir une heure sur la mer pour contempler le voilier. Après maints refus, Dieu accepta que le capitaine, transformé en goéland, puisse voler au-dessus de son bâtiment. Mais s'il arrivait quelque chose à l'oiseau, un malheur frapperait la belle goélette.

Le bateau filait toutes voiles dehors sur le Saint-Laurent quand un marin fit remarquer qu'un goéland perché sur un mât suivait depuis longtemps du regard le travail de l'équipage. Pour montrer son adresse, il saisit une pièce de monnaie et la lança avec force à l'oiseau. Celui-ci, frappé violemment à la tête, vint choir mort sur le pont du navire. Aussitôt, un vent s'éleva sur la mer et le bateau alla se perdre corps et biens sur des récifs. Depuis, les marins ont l'habitude de dire qu'il ne faut jamais tuer un goéland en mer.



14. Le colporteur noyé — 1984

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm

collection J. Lavoie, Montmorency

Un riche noyé exige du curé d'avoir des funérailles respectables.

15. Le capitaine changé en goémon — 1983

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm

collection A. Gauthier, Montmorency-Mag

Un soir d'automne, un jeune homme se rendait en voiture à cheval au presbytère de Beauport chercher le curé pour faire administrer les derniers sacrements à un vieux serviteur malade. Au moment d'entreprendre la traversée de la forêt, le prêtre s'était endormi. Soudain, le cheval s'arrêta et ne voulut plus avancer. Le pasteur se réveilla en sursaut et il s'imagina rêver lorsqu'il aperçut un cercueil brillant qui leur barrait la route. Le curé descendit alors de voiture, et levant la main au-dessus du coffre, il dit: «Si tu viens de la part de Satan, va- t-en; mais si c'est Dieu qui t'envoie, nous prierons pour toi». Voyant que le reflet lumineux prenait encore de l'ampleur, le curé ajouta: «C'est de ma faute; demain, je chanterai ton service funèbre». Ils entendirent un oiseau chanter, puis tout revint à la normale. Le cheval reprit son trot et les deux voyageurs atteignirent le logis.

Quelques jours plus tard, le sacristain qui s'était enivré raconta que suite à la vision survenue en forêt, le curé lui avait fait déterrer du clos des enfants morts sans baptême le corps d'un noyé retrouvé deux jours plus tôt sur la grève et enterré là sans service religieux. Le prêtre avait fait confectionner un beau cercueil en bois franc et il avait chanté un service avec tous les honneurs réservés aux gens de fortune. Un monument funéraire demeure toujours bien en vue dans le cimetière. L'on peut encore y lire: «Ici repose un riche colporteur tué à Québec et jeté à la mer pour que le montant emporte son corps au loin».



15. Le voyageur qui tint parole — 1984

huile sur toile cartonnée; 25,4 × 50,8 cm

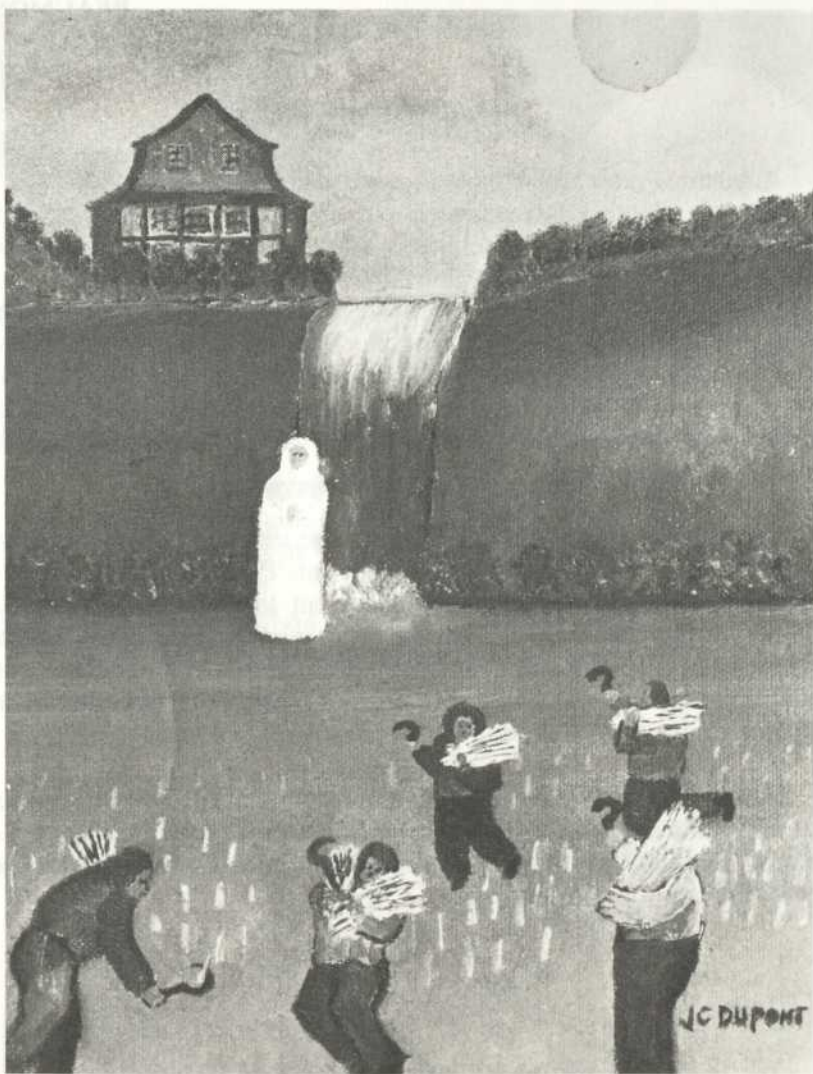
collection Y. Bourget, Saint-Michel

Pour avoir fait crédit à un pauvre canotier, un homme sera averti
qu'il ne lui reste qu'une heure à vivre.

Augustin Fraser qui tenait un commerce d'objets de traite sur la Place Royale s'était laissé attendrir par un jeune voyageur qui partait pour les Pays-d'en-Haut; il consentit à lui vendre des marchandises à crédit sur promesse qu'à l'automne, il serait remboursé en belles peaux de castor. «Mort ou vif, finit par dire le voyageur, je te paierai». Mais le pauvre voyageur n'atteignit pas le pays des trappeurs; il perdit la vie lorsque son canot se renversa dans un rapide. A la même heure, Fraser, effrayé, aperçut le jeune homme assis derrière son comptoir et disant d'une voix triste: «Pour m'acquitter de mes dettes, je viendrai t'avertir une heure avant ta mort».

Par la suite, Fraser qui avait acquis une certaine richesse, s'acheta une terre sur les rives du fleuve à Beaumont. Par un bel après-midi de septembre, alors que ses engagés fauchaient le blé et qu'il tentait de déplacer une grosse roche qui nuisait à la culture, il demanda soudain aux faucheurs d'abandonner leur travail et de le suivre immédiatement à la maison. Là, il se mit au lit, fit venir un prêtre pour être administré, de même qu'un notaire pour dicter ses dernières volontés.

Fraser décéda tout au plus une heure plus tard. C'est le voyageur qui l'en avait averti en surgissant de sous la grosse pierre qu'il tentait de déplacer. Depuis, on dit que les descendants des Fraser sont toujours avertis une heure avant leur mort!



16. La Dame Blanche — 1984
huile sur toile; 20,3 × 25,4 cm
collection M.-R. Bouchard-Larouche, Beauport

Une jeune fille revient sur les rives chercher son amant mort au combat.

MONTMORENCY

Louis Gauthier avait passé l'hiver à mener le canot d'un voyageur qui faisait la traite des fourrures. Lorsqu'il revint à Beauport, à la fin de mai, il ramenait dix belles peaux de castor. Rose, sa fiancée, avait rassemblé pendant l'hiver plein un coffre de lingerie de maison. Le curé avait fait la publication de leur mariage quand, dans la semaine, parvint la nouvelle de l'arrivée par le fleuve de l'armée anglaise.

La veille de la bataille de Montmorency, Rose se rendit aux avant-postes de l'armée rencontrer son fiancé et ils firent ensemble le vœu, si la Vierge le protégeait, de toujours habiller en blanc la première fille qui naîtrait de leur mariage. Le lendemain, le capitaine fit le relevé des morts et des blessés; mais il ne retrouva plus le jeune soldat de Beauport. Rose passa la journée à se promener sur la grève, cherchant le corps de son fiancé. Quelques jours plus tard, elle retrouva son corps sur les bords de la rivière Montmorency; blessé, il s'y était traîné pour boire. Un de ses camarades dit à Rose qu'il était mort en appelant sa bien-aimée.

Prise de désespoir, elle erra longtemps dans les environs des chutes Montmorency. Puis, à partir de l'automne, on ne la revit plus. Quelques années plus tard, les habitants qui se rendaient le soir sur les grèves pour y couper du jonc ou faire la chasse aux oiseaux sauvages, racontaient qu'ils voyaient parfois une ombre blanche se promener le soir sur les grèves et qu'ils entendaient crier: «Louis, où es-tu?»



17. Le mauvais aubergiste — 1983

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm

collection L. Beaudoin, Cap-de-la-Madeleine

Parce qu'il a échangé sa sœur contre une barque,
un aubergiste est victime d'un sort.

Un automne, Louison laissa son village de Château-Richer pour s'engager comme débardeur dans le port de Québec. Lorsqu'il en revint le printemps suivant, ses parents étant décédés, il ne lui restait plus qu'une soeur, Josée, une jolie jeune fille, mais pauvre d'esprit. Devenu hôtelier, il recevait surtout des chasseurs étrangers, souvent des capitaines de navire mouillant dans le port de Québec. Il les amenait lever les oiseaux sauvages dans les marais de Château-Richer ou les conduisait sur les « platins » de Sainte-Famille.

Un jour, un capitaine arriva dans une belle barque peinte en vert, l'Espoir, décorée d'une marque rouge à la proue. Le riche vacancier passa quelque temps à chasser et il convoita vite la soeur de l'hôtelier. Par une nuit étoilée, les habitants virent Louison accompagné du capitaine qui faisait monter Josée dans la barque verte pour l'amener à Québec où elle allait s'embarquer sur le vaisseau du capitaine que les marins avaient maintenant fini de charger. Louison revint seul à Château-Richer à la barre de la fine barque verte que le capitaine lui avait échangée contre Josée.

Dans le village, les gens comprirent qu'il avait vendu sa soeur à un étranger, aussi ne manquaient-ils pas de signaler que la gracieuse embarcation portait une marque de sang à la proue. Louison eut beau recouvrir le cercle, le lendemain, la marque était encore là. Il mourut pauvrement; les chasseurs ne s'arrêtant plus à son auberge, parce que les oiseaux sauvages étaient disparus des lieux en même temps que Josée.



18. La Route des Prêtres — 1983

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm

collection P. Vagneux, Sillery

Les paroissiens de deux villages voisins se querellent
pour la garde d'une relique.

L'église de Saint-Pierre, à l'Île d'Orléans, conservait aussi précieusement que ses vases sacrés l'ossement du bras de saint Clément. Cette relique, que les gens baisaient le jour des Rogations, servait au besoin à guérir les paroissiens; il suffisait de la faire imposer par le curé sur la partie malade du corps. Mais voilà qu'une nuit, l'ossement fut subtilisé. Tout de suite, on attribua le vol aux gens du village de Saint-Laurent, puisque depuis longtemps ces derniers prétendaient en être les véritables dépositaires. Pendant trente ans, à la suite de leurs curés, les habitants de ces deux villages se querellèrent. En 1733, l'Evêque de Québec dut intervenir en sommant le curé de Saint-Laurent d'aller, les paroissiens à sa suite, rencontrer le curé de Saint-Pierre accompagné de ses ouailles. Le lieu choisi fut celui d'une érablière, sur la route allant du nord au sud de l'Île, à la frontière des deux paroisses.

Et c'est ainsi qu'au jour dit, deux processions se mirent en marche; celle de Saint-Laurent apportait l'ossement de saint Clément pour le remettre au curé de Saint-Pierre. Pour sceller l'entente amiable, il fut décidé qu'une croix de chemin serait plantée sur les lieux et que le transfert de la relique se ferait devant le monument commémoratif. Comme pour s'assurer du bon déroulement de la rencontre solennelle, il arriva que, ce jour-là, l'évêque passant par ces lieux procéda à la bénédiction de la croix.

On ne cessa jamais depuis d'entretenir jalousement cette grande croix blanche et, quant au chemin de l'érablière, on continue toujours de lui donner le nom de «Route des Prêtres».



19. Le survenant du mardi gras — 1978

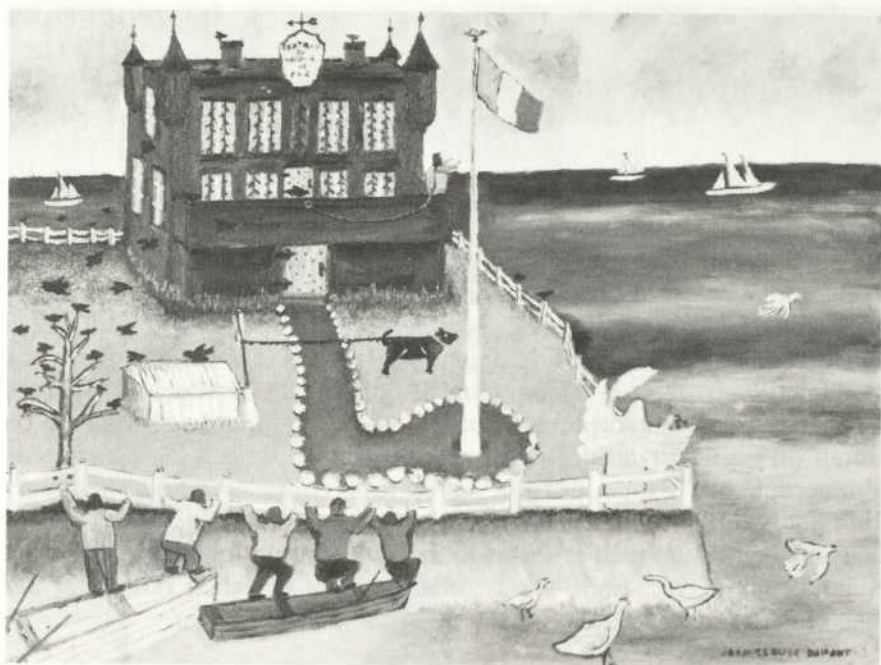
huile sur toile; 30,4 × 40,6 cm

collection J. Pomerleau, Sainte-Foy

Le diable, sous forme d'un beau danseur, vient enlever la fille du logis.

Un mardi gras au soir, les jeunesses du faubourg avaient fait venir des violoneux et ils dansaient depuis la brunante. Un peu avant minuit, ils entendirent résonner des grelots devant la maison; un survenant de belle apparence et portant la barbe descendit de sa carriole pour entrer se joindre au groupe. Il enleva son casque et son capot, mais il garda ses gants. Toutes les filles voulaient danser avec cet homme aux yeux noirs pétillants, mais il réserva tous les quadrilles à la fille de la maison. Les jeunes gens qui sortirent dehors furent fascinés par le cheval; et l'on aurait dit qu'il arrivait de loin, puisqu'il était «trempe» de sueur, mais il n'accepta ni l'avoine, ni l'eau, qu'on lui offrit. L'entrain des danseurs finit par réveiller le bébé de la maisonnée et la grand-mère qui le berçait remarqua qu'il sursautait et se cachait la figure chaque fois que le survenant s'approchait d'eux. Entre-temps, elle avait vu le galant remplacer par une chaînette d'or la croix que sa danseuse portait au cou.

Soudain, la grand-mère se rendit dans sa chambre tremper ses doigts dans un bénitier et elle s'approcha du survenant et le signa vite. Du coup, une odeur de soufre se répandit dans la maison et l'étranger sortit précipitamment, s'élançant vers sa carriole en entraînant sa partenaire avec lui. L'on entendit la jeune danseuse hurler de frayeur alors que l'équipage disparaissait dans les airs au-dessus du fleuve. Des flammèches de feu sous les «lisses» de la carriole et les sabots du cheval laissèrent pendant quelque temps encore des lueurs dans le temps.



20. Le masque de fer — 1982

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm

collection P. Hamel, Sainte-Foy

Le fils d'une noble famille française est emprisonné
au milieu du fleuve.

ÎLE-AUX-OIES

Sur la rive nord de la petite Île-aux-Oies, on trouve encore les traces des murailles d'une forteresse. Un Français de sang royal qui aspirait à une grande destinée dans son pays natal y avait fait construire ce château et avait amené par bateau son fils simple d'esprit. Derrière d'épais murs percés d'ouvertures munies de grillages en fer, le jeune homme pleura son infortune toute sa vie. Là, en plein vent du nord, n'entendant que le bruit des vagues, il avait comme geôlier une belle femme, madame de Grandville, qui sacrifia sa vie pour le garder. Durant les mois d'été, elle lui enfilait sur la tête un masque de fer; et retenu par une chaîne, il marchait sur le balcon. Le misérable prisonnier y passait de longs moments à crier son désespoir, tentant d'attirer l'attention des voiliers qui glissaient lentement au large sur le fleuve.

Des chasseurs qui s'aventurèrent dans la prairie couverte de longues herbes où nichent des canards et des bécasses racontent avoir entendu des mélodies pleines de tristesse semblables à celles que chantait la gardienne du malheureux captif. Et ils disent aussi qu'à la fin de sa vie, elle aurait été transformée en un ange.

Certains jours de tempête, dans le phare de la petite Île-aux-Oies, on peut encore entendre les lamentations du misérable prisonnier.



21. Le gnome des côtes — 1983

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm

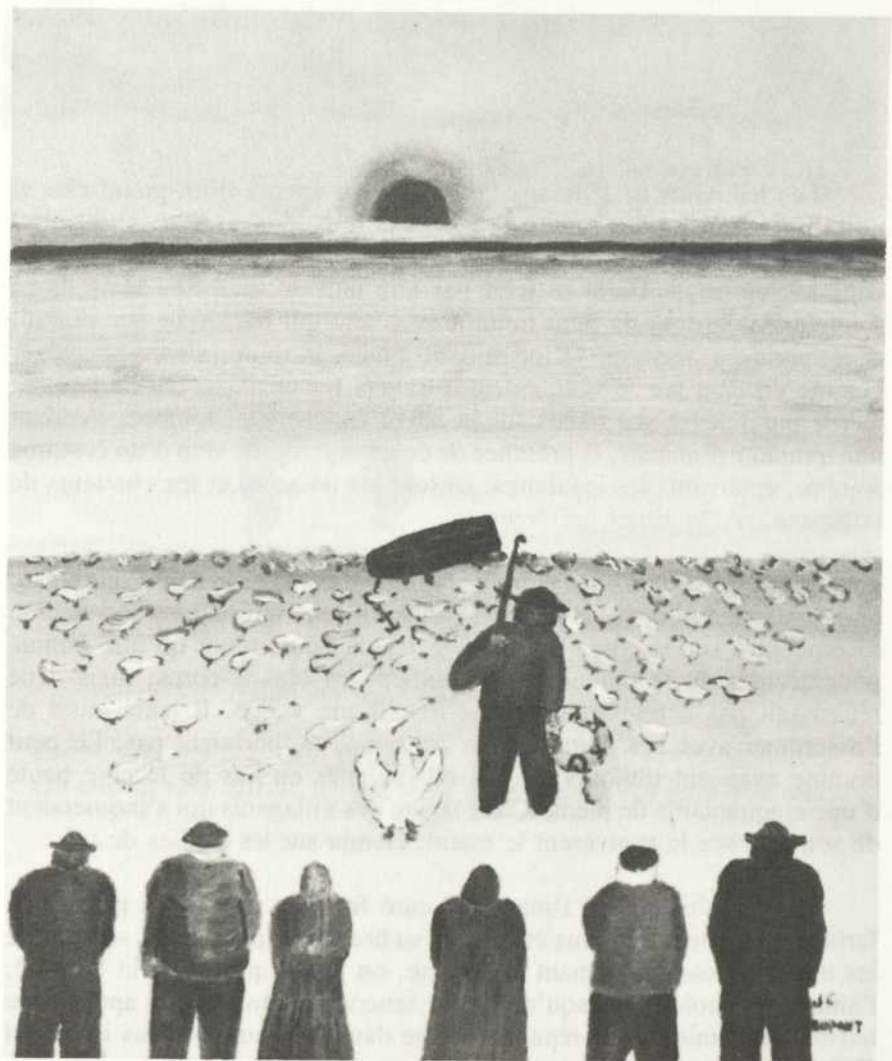
collection M. Lessard, Montréal

Un cheval noir effraie les passants et un gnome les jette à la mer.

Les habitants de l'Île-aux-Grues parlent encore d'un grand cheval noir qui passait sur les routes de l'Île à la fine épouvante, hennissant et agitant la crinière et la queue dans le vent. Il serait finalement disparu dans le fleuve où il alla se jeter par une nuit de tempête. Mais ils se souviennent surtout du petit homme sans tête qui ne sortait que de nuit et ne parlait à personne. Il ne suivait jamais la route, s'en allant léger comme un chat sur le «plein» ou à travers les champs. On ne pouvait même pas relever ses traces sur la neige fraîchement tombée. Pendant une trentaine d'années, la présence de ce gnome replet, vêtu d'un costume sombre, épouvanta les insulaires, surtout les ivrognes et les «batteurs de femmes», ses victimes préférées.

Louis LeBel, un beau et brave homme, revenant un soir d'une soirée où il avait fêté plus que d'habitude, aperçut le petit bonhomme venant à sa rencontre sur la côte. LeBel, figé par la peur, n'eut qu'une minute pour décider de se défendre. Il commença à bras-le-corps, mais il ne réussissait pas à retenir le gnome tout d'une venue. Il tenta aussi de l'assommer avec ses poings, mais les coups ne portaient pas. Le petit homme avançant toujours, LeBel dut se jeter en bas de la côte haute d'une cinquantaine de pieds. C'est là que des villageois qui s'inquiétaient de son absence le trouvèrent le matin, étendu sur les saillies de tuf.

Par la suite, même l'incrédule curé fut plus réservé en parlant du farfadet et LeBel ne fit plus étalage de sa bravoure, portant sur son visage les traces du combat. Quant au gnome, on pense qu'il mourut en 1832, l'année du choléra, puisqu'on ne le rencontra jamais plus après cette terrible épidémie qui se répandit même dans les lieux les plus isolés du Canada.



22. La grande oie blanche — 1983

huile sur toile; 25,4 × 30,4cm

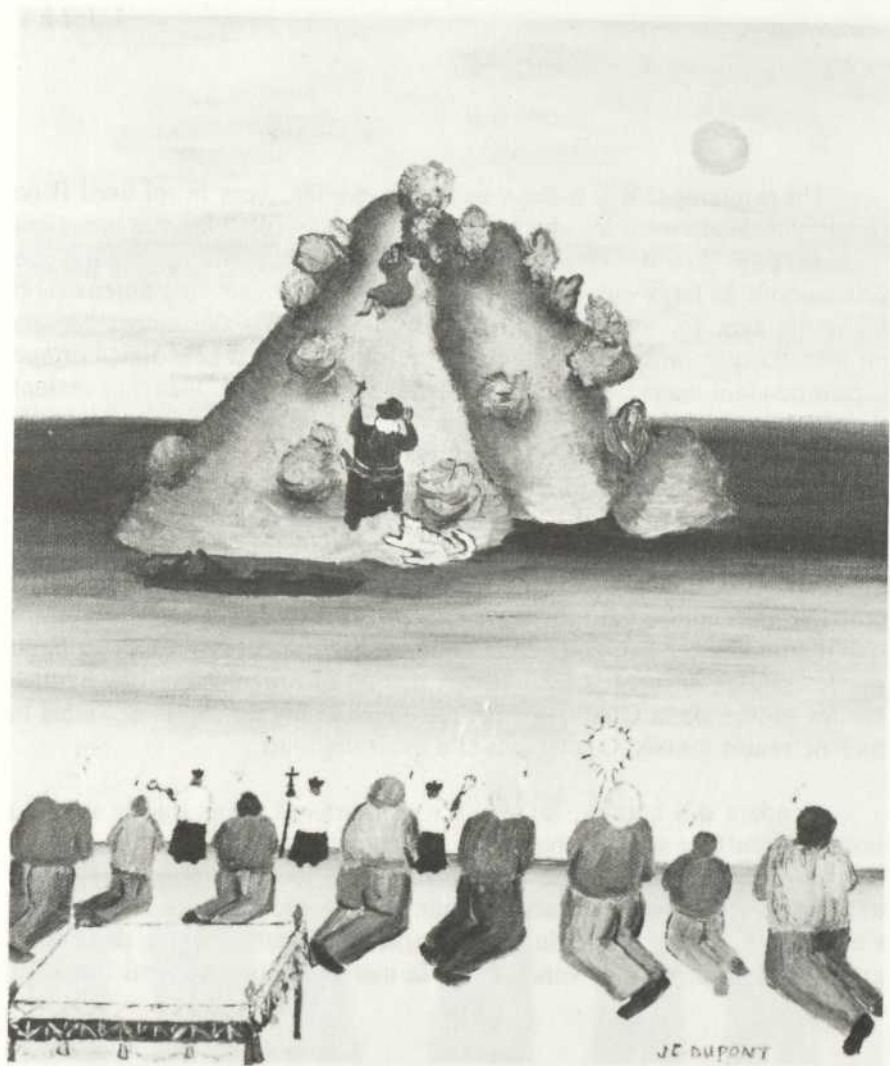
collection M. Paradis, Saint-Edouard

Un pêcheur cherche son fils noyé; il ne sait pas qu'il s'est transformé
en une grande oie blanche qui le suit toujours.

Un printemps, il y a deux cents ans passés, vers la mi-avril il ne restait plus de glace sur les «battures» et les grandes oies blanches arrivaient déjà des pays chauds. Dans la petite anse de l'Islet, un vieux capitaine prit aussitôt le large sur la goélette avec son équipage sans amener son jeune fils avec lui, comme il l'avait fait à l'occasion des autres départs en mer. Le garçon en fut bien chagriné, mais pour se consoler, comme c'était pendant les grandes marées d'avril et que les oies blanches étaient arrivées, il partit à la chasse sur les «battures». A marée basse, il s'aventura jusqu'à un gros rocher sur lequel il avait l'habitude de se réfugier pour écouter la mer. Il resta longtemps à regarder au large et à écouter les oiseaux de mer. Quand il s'aperçut que la marée montante commençait à le cerner, il voulut vite retourner à la rive en longeant la décharge de la rivière, de la même façon qu'il était venu. Mais la débâcle s'était emparée du cours d'eau qui débordait à pleins écarts et ses cris, plutôt que d'atteindre les habitants du chemin du roi, étaient repoussés au large par les rafales de vent. Les hommes des côtes organisèrent des battues sur les grèves de la Côte-sud pour retrouver le fils du capitaine, mais la mer ne rendit jamais le corps qu'elle avait englouti.

Pendant des années, les vieux remémoraient, alors que le vent du nord-est soufflait sur les «battures», l'histoire que voici :

«Après ça, une grande oie blanche, plus belle et plus grosse que toutes les autres, venait passer l'été sur les battures où le fils du capitaine s'était noyé; c'était l'âme du jeune marin qui s'était réfugiée dans cette grande oie blanche pour venir revoir la mer et les battures qui l'avaient emportée.»



23. La fugitive sur le rocher — 1984

huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm

collection R. Bélanger, Sainte-Foy

Le curé se rend en procession à un rocher pour délivrer une femme du démon.

C'était une femme vendue au diable; et il la transportait ici et là. Un bon jour, elle se retrouva sur le rocher Panet, prisonnière du démon. Elle avait beau crier pour appeler à l'aide, les gens n'osaient pas s'aventurer pour aller la secourir. À la fin, pour ramener la paix au village, ils sont allés au presbytère chercher le curé. En procession, on s'arrêta sur la rive, et le prêtre se fit amener un canot et demanda aux gens de prier pour lui. Il monta dans la barque pour se diriger au Rocher Panet; et là, accompagné de son chien, il se mit à escalader le haut rocher. Le curé continuait de l'approcher doucement, quand il sentit une faiblesse. Il eut alors le pressentiment que ses paroissiens sur la grève avaient trop peur pour pouvoir prier. Il se retourna vers eux et les signa. Aussitôt, les prières reprirent de plus belle et la force revint au curé qui se mit à réciter les formules de l'exorcisme. Le ciel se noircit, tandis que le vent qui s'élevait transformait la pierre en terre grasse dans laquelle le curé et son chien enfouaient à chaque pas. La jeune femme, délivrée, se jeta à ses pieds. Du coup, le ciel se remit au beau et une source d'eau vive surgit près d'eux.

Depuis, la terre grasse est redevenue de la pierre vive où l'on ne retrouve ni arbre, ni fleur, mais l'on peut toujours y voir deux empreintes de pied: l'une du curé et l'autre de son chien. La source, elle, ne s'est jamais tarie!



24. La belle gardienne d'enfant — 1984

huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm

collection M.-N. Nicole, Cap-Rouge

La Sainte Vierge prend soin d'une enfant perdue en forêt.

PETITE-RIVIÈRE-SAINT-FRANÇOIS

Un soir pluvieux d'automne, la Quine de Petite-Rivière-Saint-François avait envoyé son jeune garçon chercher les vaches qui pacageaient à l'embouchure de la Vieille-Rivière. Quand il s'aperçut que la petite Jeanne l'avait suivi, pour ne pas avoir à l'attendre, il l'installa au milieu d'une «talle» de bleuets, lui disant qu'il la reprendrait après avoir regroupé le troupeau. Entre-temps, Jeanne se mit à marcher dans «l'herbe écartante» et son frère ne put la retrouver en ramenant ses bêtes. Il alla prévenir sa mère que la petite s'était «écartée».

Longtemps après la tombée de la nuit, les gens revinrent de la battue en forêt sans la fillette. La mère passa la nuit sans fermer l'oeil, regardant à tout bout de champ sur la galerie. Finalement, elle sortit dehors et cria à la sainte Vierge, se plaçant les mains en porte-voix: «Vous n'avez pas voulu nous aider à la trouver, eh bien, ayez-en soin cette nuit; sauvez-la des bêtes et «gabionnez-la» contre le froid».

Tôt le matin, tout le monde de la place reprit les bois. Vers midi, on retrouva la petite de l'autre côté de la rivière, confortablement installée sur des galets se chauffant au soleil. Elle raconta qu'après avoir marché pour rejoindre son frère, fatiguée, elle s'était couchée par terre. Puis, une belle dame l'avait prise dans ses bras pour lui faire traverser la rivière et ensuite lui donner à manger. Elle avait dormi toute la nuit, bien au chaud, enveloppée dans une couverture, dans les bras de la femme qui la berçait en chantant une chanson douce.



25. Les oies de la Baie — 1983

huile sur toile; 45,7 × 60,9 cm

collection J.-M. Nicole, Cap-Rouge

L'armée anglaise est effrayée par le cri des oies
maltraitées par les femmes et les enfants.

Les habitants de la Baie avaient appris que les bateaux anglais remontaient le Fleuve et que les soldats s'emparaient des biens, puis mettaient le feu aux habitations. Les gens chargèrent vite meubles et vêtements dans des voitures pour aller les dissimuler en forêt. Les femmes, les vieillards et les enfants, cachés en bordure des bois, avaient amené avec eux des provisions de bouche et les animaux domestiques. Lorsque Wolfe ancrâ ses navires sur les rives de l'Île aux Coudres, il donna ordre à ses soldats de traverser en chaloupe et d'attirer près des demeures du bas de la Baie. Aussitôt débarqués, ils se mirent à piller et brûler les bâtiments.

Mais une surprise les attendait à l'orée du bois; les habitants avaient creusé une profonde tranchée dans les bosquets de pins et s'y étaient cachés avec leurs mousquets chargés jusqu'à la gueule.

Les soldats arrivés à la lisière de la forêt, au son du tambour, commencèrent à s'engager dans les buissons. Parvenus au milieu d'une clairière, une clameur s'éleva soudain de toutes parts, semblable aux cris lancés par les guerriers montagnais au moment de fondre sur l'ennemi. Saisis de frayeur, les soldats étaient loin de s'imaginer que ces hurlements provenaient d'une bande d'oies que les femmes, les vieillards et les enfants excitaient en leur tordant le cou. Ils n'avaient pas encore eu le temps de réagir quand de partout des décharges de mousquets se mirent à éclater et finirent de les mettre en déroute. Les Anglais qui craignaient d'être encerclés à la fois par des Indiens et des Français, coururent vite vers leurs chaloupes pour retourner aux navires. Les habitants de la Baie, grâce à leurs oies, purent réintégrer leurs maisons.

BIBLIOGRAPHIE

Références pour chacune des légendes

1. A.-G. Gérard, *Itinéraire de Québec à Chicago*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1868, 178 pages (p. 42).
Anonyme, «La cloche de Caughnawaga», *Le Monde illustré*, vol. 3, 1886-1887, p. 336.
2. E.Z. Massicotte, *Conteurs Canadiens-français du XIX^e siècle*, Montréal, Beauchemin, 1908, 330 pages (p. 27-32).
Victor Morin, *La légende dorée de Montréal*, Montréal, Éditions des Dix, 1949, 207 pages (p. 162-163).
3. René Desrochers, *Le Sault-au-Récollet*, Montréal, s.é., 1936, 155 pages (p. 136-142).
Dr. Hubert LaRue, «Voyage autour de l'île d'Orléans», *Les Soirées Canadiennes*, I, 1861, p. 148-149.
4. Honoré Beaugrand, *La Chasse-Galerie et autres légendes*, Montréal, Beauchemin, 1900, 123 pages (p. 83-92).
E. Z. Massicotte, «La légende du cultivateur inhospitalier», *B.R.H.*, vol. XXXV, 1929, p. 595-596.
5. Abbé B.A., «La messe du revenant», *B.R.H.*, vol. 4, no 2, février 1898, p. 51-52.
Edward Woodley, *Legends of French Canada*, Toronto, Thomas Nelson Editor, 1931, 105 pages (p. 77-81).
6. Jacques Dorion, *Le folklore oral du Saint-Maurice*, Québec, Parcs Canada, Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, 1977, 133 pages (p. 35-38).
Benjamin Sulte, *Contes et légendes des Vieilles Forges*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1954, 132 pages (p. 8).
7. Alphonse Leclaire, *Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique*, Québec, Ministère de l'Agriculture, 1900, 254 pages (p. 46-48).
Jim Shaw, *Notre-Dame du Cap*, Cap-de-la-Madeleine, Éditions de Notre-Dame du Cap, 1954, 188 pages (p. 75-88).
8. Coll. A.M. Gagnon, Archives de Folklore, Université Laval, enreg. 23, 1966.

- Louis Fréchette, «Le revenant de Gentilly», *Le Monde illustré*, XIV, 1878, p. 692-693.
9. Clément Dussault, «Lieux et légendes de Sillery», *Quebecensia*, Société historique de Québec, vol. 4, n° 3, mai-juin 1983, p. 76-80.
C.E. Rouleau, *Légendes canadiennes*, Montréal, Grangers et Frères, 1930, 134 pages (p. 79-93).
 10. Coll. A.M. Gagnon, A.F., Université Laval, enreg. 22, 1966.
Pamphile Lemay, *Contes vrais*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903, 551 pages (p. 80-117).
 11. François Crusson, *Légendes laurentiennes*, Montréal, Thérien Frères, 1943, 158 pages (p. 87-96).
Louis Fréchette, *La Noël au Canada*, Montréal, Fides, 1980, 178 pages (p. 87-104).
 12. Marius Barbeau, *L'arbre des rêves*, Montréal, Les Éditions Lumen, 1947, 189 pages.
Philippe Aubert de Gaspé, «Légende du grand serpent», *Le foyer canadien*, Québec, Darveau, 1866, p. 539-551.
 13. Claude Melançon, «Le Cormoran enchanté», *M.S.R.C.*, 1922, III^e série, vol. XVI, p. 114-116.
Jean-Pierre Pichette, «Enquête sur les légendes de Charlesbourg», *Nord*, n° 7, Québec, 1977, p. 41-64.
 14. P.-J.-O. Chauveau, «Légendes canadiennes», *Revue de Montréal*, Montréal, Imprimerie J.-A. Plinguet, 1877, p. 280-288.
Christian Roy, *Histoire de l'Assomption*, L'Assomption, Commission des fêtes du 250^e, 1967, 540 pages (p. 524).
 15. Coll. Y. Bourget, A.F., Université Laval, ms p. 25 et 26, 1967.
Faucher de Saint-Maurice, *À la Veillée; contes et récits*, Québec, Darveau, 1879, 199 pages (p. 76-95).
 16. Harry Bernard, *La dame blanche*, Montréal, L'Action française, 1927, 222 p.
P.-G. Roy, *L'île d'Orléans*, Québec, Ls-A. Proulx, 1928, 505 pages (p. 485-487).
 17. Justa Leclerc, *En Veillant*, Montréal, Librairie d'Action canadienne, 1931, 157 pages.
J.-M. LeMoine, *Legends of the St. Lawrence*, Québec, C.E. Holiwell, 1898, 203 pages (p. 184-187).

18. Marius Barbeau, «Légende et histoire dans les plus anciens noms du Saint-Laurent», *Troisième congrès international de toponymie et d'anthroponymie*, Louvain, Centre international d'onomastique, 1951, p. 404-411.
 Damase Potvin, *Le Saint-Laurent et ses îles*, Montréal, Ed. Bernard Valiquette, 1940, 413 pages (p. 41).
19. Dr. Hubert LaRue, «Voyage autour de l'île d'Orléans», *Les Soirées canadiennes*, I, 1861, p. 148-149.
 P.-G. Roy, *L'île d'Orléans*, Québec, Ls.-A. Proulx, 1928, 505 pages (p. 479-483).
20. Auguste Béchard, *Histoire de l'Île-aux-Grues et des îles voisines*, Arthabaskaville, Imprimerie de «La Bataille», 1902, 108 pages (p. 78-80).
 J.-M. LeMoine, *Legends of the St-Lawrence*, Québec, C.-E. Holiwell, 1898, 203 pages (p. 136-140).
21. Auguste Béchard, *Histoire de l'Île-aux-Grues et des îles voisines*, Arthabaskaville, Imprimerie de «La Bataille», 1902, 108 pages (p. 53-57).
 Marius Barbeau, «Anecdotes de Gaspé, de la Beauce et de Témiscouate», *The Journal of American Folklore*, 33, 1920, p. 178-179.
22. Eugène Achard, *Les contes du Saint-Laurent*, Montréal, Librairie générale canadienne, 1940, 124 pages (p. 95-110).
 Dr. J.-E.-A. Cloutier, «Anecdotes de l'Islet», *Journal of American Folklore*, 33, 1920, p. 274-294.
23. Coll. J. Blais, A.F., Université Laval, enreg. 12, 1956.
 Fr. Marie-Victorin, *Croquis Laurentiens*, Montréal, Frères des Écoles chrétiennes, 1920, 304 pages (p. 69-74).
24. Marthe B. Hogue, *Un trésor dans la montagne*, Québec, Éditions Caritas, 1954, 279 pages (p. 137-139).
 Nérée Tremblay, *Monographie de la Paroisse de Saint-Hilarion*, Québec, Charrier et Dugal, 1948, 247 pages (p. 189).
25. P.-G. Roy, *L'île d'Orléans*, Québec, Ls.-A. Proulx, 1928, 505 pages (p. 369-372).
 Hidalla Simard, «Les Seigneuries du district de Saguenay», *Progrès du Saguenay, Chicoutimi*, 8, 22 juin et 13 juillet 1916.

INDEX

CAUGHNAWAGA

1. La cloche de Caughnawaga

huile sur toile; 5,6 × 45,7 cm

collection C. Lacroix, Montréal

Les villageois vont livrer bataille au Massachusetts pour reprendre leur cloche dérobée.

SAULT-AU-RÉCOLLET

2. Le noyeux

huile sur toile; 25,4 × 30,5 cm

collection C. Lacroix, Montréal

Des canotiers sont aux prises avec un chat diabolique qui les attaque.

CARTIERVILLE

3. Le cheval blanc

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm

collection L. Fournier, Saint-Camille

La nuit, un loup-garou sous forme de cheval blanc vient s'attaquer à l'église.

REPENTIGNY

4. Le fantôme de la tempête

huile sur toile; 35,6 × 45,7 cm

collection H. Servant-Séguin, Rigaud

La tempête oblige un voyageur à se réfugier dans la maison d'un fantôme.

ÎLE DUPAS

5. Le prêtre-fantôme

huile sur toile; 35,6 × 45,7 cm

collection B. Lacroix, Montréal

Un prêtre sans tête revient dans l'église chanter une messe pour expier un péché.

TROIS-RIVIÈRES

6. L'homme qui se fait la barbe

huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm
collection Y. Bergeron, Trois-Rivières

En plein hiver un étranger vient se faire la barbe en bordure de la rivière.

CAP-DE-LA-MADELEINE

7. Le cochon dans l'église

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm
collection B. Lacroix, Montréal

Un curé découragé par la tiédeur de ses paroissiens voit un cochon mâchouillant un chapelet.

GENTILLY

8. La souche des canotiers

huile sur toile; 30,4 × 40,6 cm
collection J. Rohlf, Sainte-Foy

Une médaille placée dans une souche par le curé provoque une explosion qui éloigne les fêtards.

LES ÉCUREUILS

9. Le moulin du diable

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm
collection J.-R. Ringuette, Cap-de-la-Madeleine

Des brigands ont choisi comme repaire un ancien moulin à farine hanté.

SAINT-NICOLAS

10. La fosse du mauvais père

huile sur toile; 22,8 × 30,4 cm
collection P. Lessard, Sainte-Foy

Un père s'empare de la fortune de son fils revenant de la Californie; une fois mort, le père n'aura que la tête dans le cimetière.

QUÉBEC

11. Soulard maître passeur

huile sur toile; 25,4 × 35,5 cm

collection J. West, Toronto

L'orgueil amène un meneur de bac à perdre la vie à travers les glaces.

RIVIÈRE SAINT-CHARLES

12. L'arbre de rêve

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm

collection E. Hermon, Sainte-Foy

Un jeune viveur vend son âme pour mener une vie de débauche.

CHARLESBOURG

13. Le capitaine changé en goéland

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm

collection A. Gaulin, Berthier-sur-Mer

Le goéland tué par un marin était l'ancien capitaine métamorphosé.

BEAUPORT

14. Le colporteur noyé

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm

collection J. Lavoie, Montmorency

Un riche noyé exige du curé d'avoir des funérailles respectables.

BEAUMONT

15. Le voyageur qui tint parole

huile sur toile cartonnée; 25,4 × 50,8 cm

collection Y. Bourget, Saint-Michel

Pour avoir fait crédit à un pauvre canotier, un homme sera averti qu'il ne lui reste qu'une heure à vivre.

MONTMORENCY

16. La Dame Blanche

huile sur toile; 20,3 × 25,4 cm

collection M.-R. Bouchard-Larouche, Beauport

Une jeune fille revient sur les rives chercher son amant mort au combat.

CHÂTEAU-RICHER

17. LE MAUVAIS AUBERGISTE

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm
collection L. Beaudoin, Cap-de-la-Madeleine

Parce qu'il a échangé sa sœur contre une barque, un aubergiste est victime d'un sort.

ÎLE D'ORLÉANS

18. La Route des Prêtres

huile sur toile; 40,6 × 50,8 cm
collection P. Vagneux, Sillery

Les paroissiens de deux villages voisins se querellent pour la garde d'une relique.

ÎLE D'ORLÉANS

19. Le survenant du mardi gras

huile sur toile; 30,4 × 40,6 cm
collection J. Pomerleau, Sainte-Foy

Le diable, sous forme d'un beau danseur, vient enlever la fille du logis.

ÎLE-AUX-OIES

20. Le masque de fer

huile sur toile; 35,5 × 45,7 cm
collection P. Hamel, Sainte-Foy

Le fils d'une noble famille française est emprisonné au milieu du fleuve.

ÎLE-AUX-GRUES

21. Le gnome des côtes

huile sur toile; 30,4 × 35,5 cm
collection M. Lessard, Montréal

Un cheval noir effraie les passants et un gnome les jette à la mer.

L'ISLET

- 22. La grande oie blanche**
huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm
collection M. Paradis, Saint-Édouard

Un pêcheur cherche son fils noyé; il ne sait pas qu'il s'est transformé en une grande oie blanche qui le suit toujours.

L'ISLET

- 23. La fugitive sur le rocher**
huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm
collection R. Bélanger, Sainte-Foy

Le curé se rend en procession à un rocher pour délivrer une femme du démon.

PETITE-RIVIÈRE-SAINT-FRANÇOIS

- 24. La belle gardienne d'enfant**
huile sur toile; 25,4 × 30,4 cm
collection M.-N. Nicole, Cap-Rouge

La Sainte Vierge prend soin d'une enfant perdue en forêt.

BAIE-SAINT-PAUL

- 25. Les oies de la Baie**
huile sur toile; 45,7 × 60,9 cm
collection J.-M. Nicole, Cap-Rouge

L'armée anglaise est effrayée par le cri des oies maltraitées par les femmes et les enfants.

TABLE

CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLE

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

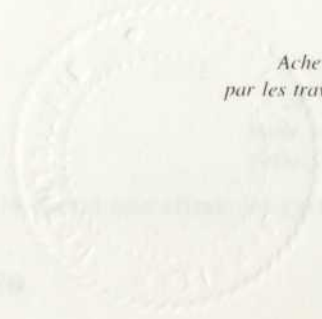
TABLEAU DES CHIFFRES

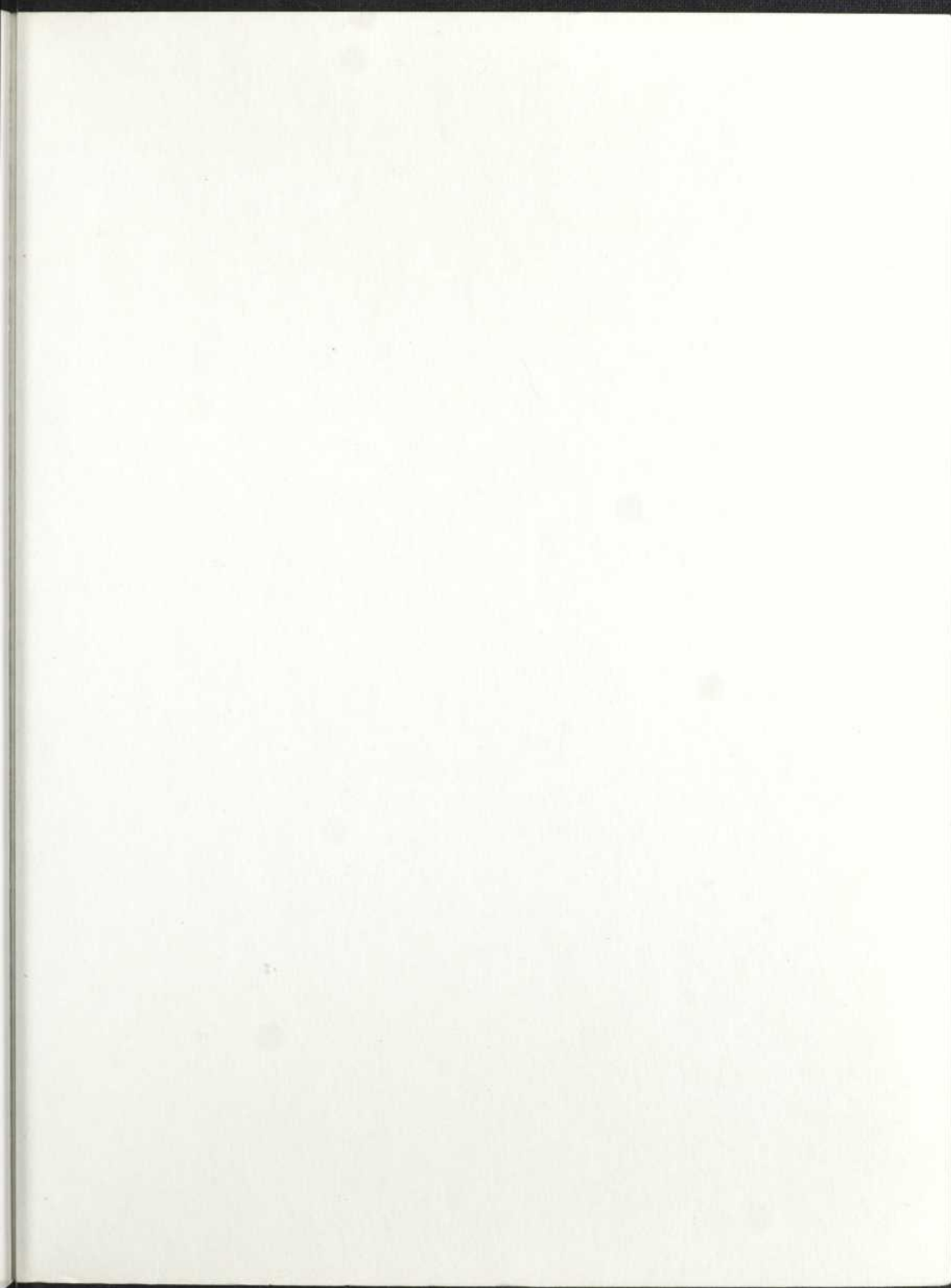
TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

TABLEAU DES CHIFFRES

Achevé d'imprimer à Montmagny
par les travailleurs des ateliers Marquis Ltée
en août 1985





Le fleuve Saint-Laurent, principal moyen de communication pendant trois siècles, a donné le jour à un type d'homme hardi et frondeur qui se fit le véhicule de la transmission de la plupart des légendes représentées ici. Ces voyageurs, fabricants d'imaginaire, s'apparentent à des aventuriers qui parcourent sans cesse le territoire. Les premiers, des canotiers, pratiquent la traite des fourrures dans la sauvagerie des grands espaces ou accompagnent les administrateurs, les militaires et les missionnaires. Les forestiers leur succèdent, suivis des *raftsmen* qui se déplacent sur des trains de bois.

BNQ



000 340 248